



Texte 41 - Statue

Au musée, un dimanche

Saut à l'étranger. Invité par le département de philosophie d'une université à parler de mes recherches, un des compartiments de ma vie. Vous avez aussi les vôtres, inutile d'entrer dans ces complications, questions d'experts, affaires de spécialistes, rien qui concerne directement les choses. Sauf le voyage, la manière dont elles changent dès qu'on s'éloigne, même si peu, des habitudes de chez soi. Les premières choses que je retrouve ici, au café, n'existent pas dans mon pays : un bac de sucre en poudre en métal avec une longue cuillère et un couvercle, un petit distributeur de table pour très fins carrés de papier faisant office de serviettes, des tasses très ouvertes et plates. La liste pourrait se poursuivre. N'importe quel voyage fait que les choses changent : matières, fonctions, emplacements, manières d'être. Petites différences, décalages infinitésimaux, qui font que l'on est ailleurs.

Ce matin, j'ai quartier libre. Longue marche sur les quais, jusqu'à un musée, dont j'oublie déjà le nom, à cause de ce qui vient d'arriver. J'y suis peu de temps avant la fermeture, assez pour une visite succincte. Premier étage, salle au fond, à droite puis à gauche, sauf erreur. Sur le chemin, des œuvres importantes : primitifs, retables, triptyques, rien malgré tout qui transporte ou bouleverse. Soudain, face à cette chose, là, au-dessus, au détour de l'entrée, une frayeur jamais éprouvée. Transi saisi plus de souffle le sang même arrêté. Frisson inconnu et terrible. Alentour, tout diminue. Ne reste que cette statue, immense, le doigt tendu, dont je ne sais si elle vit ou non. Je demeure un long moment pétrifié, incapable du moindre geste. L'ange me fixe. Sa stature me submerge, je ne comprends pas ce qui se passe, pourquoi cette chose possède tant de pouvoir tant de présence pourquoi ça paraît ne pas être une chose. Je finis par répéter « ce n'est que du bois », « ce n'est que du bois » pour tenter de conjurer la peur panique qui me cloue sur place. Je pense en même temps « tout ange est terrible », ça doit être une phrase de Rilke, je n'en suis plus sûr.

Je ne sais pas non plus comment je finis par me remettre en mouvement et me réfugier dans la salle d'à côté. J'ai encore du mal à respirer, mais là j'ai l'impression d'être hors d'atteinte. Je reprends mes esprits. C'est exactement ça : mes esprits n'étaient plus sous mon emprise. A cause de ? Je n'en sais rien. En relation, en tout cas, avec cette chose en bois, juste de l'autre côté du mur. Chose qui emprunte la forme humaine, qui imite notre stature, qui se donne, par la pose et le port, pour un corps semblable. Est-ce une raison suffisante ? Ou bien, ma psychopathologie mise à part, y-a-t-il une déraison particulière des œuvres d'art ? Faudrait-il les considérer comme des choses qui détiennent, incorporées à leur matière, confondues avec leur taille, leurs matériaux, leurs couleurs propres, une puissance particulière ? De quelle nature ? Qu'est-ce qui se trouve intégré dans cette statue, capable de me transir ainsi soudain ? De l'âme ? Ce n'est qu'un nom pour notre ignorance.

Il existe en tout cas un peuple de choses qui ne se confond pas avec les autres. Des choses à pouvoir, où cohabitent œuvres d'art, objets sacrés, choses investies de fantasmes, de désirs, de messages, choses si pleines qu'elles ne cessent de déborder, surabondamment.

Roger-Pol Droit, *Dernières nouvelles des choses*, éd. Odile Jacob, 2003.